

L'émigration costarmoricaine

De l'exil forcé à la mobilité choisie

Nombreux sont les Bretons qui ont quitté leur terre natale pour d'autres horizons, le plus souvent sous la contrainte économique. Deux Costarmoricains ont édité des ouvrages pour tenter de comprendre leurs raisons. À travers anecdotes et analyses, nous avons cherché à comprendre ce phénomène.

D'après les statistiques, on compterait autant de Bretons en région Bretagne - plus de 3 200 000 - que dans les autres régions françaises et à l'étranger. D'autres citoyens, ailleurs, ont quitté leur lopin de terre mais pas dans les mêmes proportions et sans revendiquer d'appartenance aussi forte. Il faut avoir assisté au défilé costumé organisé sur les Champs-Élysées lors de la Breizh Touch en septembre 2007, qui déplaça plusieurs milliers de personnes, pour avoir un début de réponse à ce sentiment identitaire.

De la honte à la fierté

Quelles qu'aient pu être les crises traversées par la Bretagne à maintes reprises, les Bretons n'ont jamais gardé les deux pieds dans le même sabot. Et plutôt que de vivre dans la misère, ils sont partis vendre leur force de travail, rarement de gaieté de cœur, seul ou en famille à Paris, en Aquitaine - pas moins de 1 500 familles bretonnes s'y exilèrent - ou au Havre, où ils représentaient un habitant sur deux en 1891. Et si bien souvent on est venu

les chercher en leur payant leur billet de train, ils ont toujours accepté les tâches les plus rudes. Feignant le Breton? Gast, nann!

Irène Frain, l'écrivaine originaire du Morbihan, à qui un journaliste lança un jour qu'elle était « sortie de rien », a ainsi intitulé un de ses livres. Elle effectue un long retour sur son enfance et affirme que « la honte est constitutive de l'identité bretonne ». La honte, vecteur de rapprochement? Parmi les signes, un Breton revenant au pays ne se plaignait jamais de ce qu'il endurait dans son exil. C'est pourquoi, leur retour au pays fut souvent tardif et difficile.

Pour Marcel Le Moal, revenu à Rostrenen une fois en retraite, « ils ont été victimes d'une sorte de xénophobie et souvent la risée de ceux qu'ils servaient ». Marcel est né en 1931 à Botcanou, près de Glomel dans les Côtes-du-Nord; il a attendu 1945 et la fin de la guerre pour quitter Plounevez-Quintin et rejoindre ses parents à Versailles, dernier arrêt du train avant Paris. « Dans le centre Bretagne, on vivait en quasi totale autarcie. Une partie de ma famille est partie, ma mère comme bonne à tout faire, selon l'expression consacrée et mon père comme terrassier, poseur de voies ». Rappelons que le métro parisien doit beaucoup aux Bretons qui l'ont construit. Cette main-d'œuvre alimentera des

entreprises et des services publics, Renault, Citroën, la RATP, la SNCF, la Police, les hôpitaux, EDF-GDF. « Celui qui avait déniché une place, en aidait d'autres à trouver un point de chute ». On prenait en charge les nouveaux venus qui ne parlaient que le breton et les jeunes filles. « Pour les protéger, l'abbé Gautier, ancien professeur à Dinan, créa la Mission bretonne qui les accueillait à la gare Montparnasse de crainte qu'elles ne fassent de mauvaises rencontres. On y apercevait l'écrivain et chanteur Glenmor qui veillait au grain lui aussi. Nos compatriotes faisaient jouer la soli-



Pauvres mais dignes et

darité et s'ils serraient les dents, ils savaient aussi se serrer les coudes ».

Dans son livre *L'émigration bretonne*, Marcel Le Moal revisite l'histoire. On y rencontre de nombreux personnages au détour de truculentes anecdotes.

La musique, acte de résistance

Grands pêcheurs et navigateurs, ils ont parcouru les océans et la terre entière. Leur présence sur tous les continents est attestée mais aussi la solidarité qu'ils tissent entre eux et qui a contribué à la création d'une identité bretonne forte.

Dans le livre de Roger Toinard, *Du trou noir à l'embellie, ou l'histoire de l'émigration costarmoricaine de la Révolution à nos jours*, le professeur d'histoire et de géographie, dont l'approche est plus scientifique, s'est penché sur les causes et les conséquences de l'émigration. Pour lui, « elle est responsable du déclin et de la dégradation des structures démographiques du département jusqu'à aujourd'hui, et ce malgré une remontée conséquente depuis 1960. Les Côtes-du-Nord, qui comptaient plus d'habitants que les autres départements bretons vers 1820, sont les premières touchées par la dépopulation dès 1866 et l'émigration. La crise des toiles de lin dans le Trégor et autour de Quintin, Loudéac et Uzel, puis la désindustrialisation, vont jeter de nombreuses personnes sur les routes. L'attrance pour les activités maritimes du littoral fait fuir les agriculteurs du centre Bretagne. Quant au train de Paris, dès 1863, il permet de rallier la capitale ».

À cela s'ajoute le départ de saisonniers agricoles à Jersey, dans le grand-ouest et le bassin parisien,

Foire du Landy rue de la République, Saint-Denis le 13 juin 1965.





En 1901, on comptait 132 518 Costarmoricains en dehors du département et en 1946, 171 795.



Maraichers, père et fils.

toujours attachés à la Bretagne

sans oublier celui des nourrices et bonnes qui proposent leurs services à des familles aisées; tout ce petit monde misère.

Dans la première moitié du XX^e siècle, les deux guerres vont accentuer la dépopulation et faire baisser la démographie.

Pour Marcel Le Moal, certaines émigrations furent « réussies ». En effet, suite au moratoire des années 1920 qui gela les fermages en Côtes-du-Nord, des familles entamèrent la « colonisation » de l'Aquitaine, région qui manquait de bras, où ils finirent par s'imposer. Celles du Havre ou de Paris le furent moins. Dans le quartier Montreuil à Versailles, 95 % des éboueurs de la ville étaient bretons.

L'approche de Roger Toinard dégage un certain pessimisme. Mais loin de se lamenter sur la « vidange » démographique du département, l'auteur en mesure la portée et la signification. « Quand la mobilité est le fruit d'une décision réfléchie, elle est vécue comme une réussite personnelle. Mais l'émigration dont il est question fut préjudiciable et notre histoire porte encore les stigmates de cette hémorragie. Il faudra attendre 1975 pour que les Côtes-du-Nord redeviennent attractives ». L'arrivée des nouvelles technologies dans le Trégor et le développement des industries agro-alimentaires y ont contribué. « Les progrès en matière de formation et d'instruction ont permis une prise de conscience et une forte émancipation. Finie cette longue période de dévalorisation et de fatalisme ». Si la Bretagne affiche de très bons résultats scolaires, elle est une réserve de matière grise. Pour autant, si les clichés tendent à disparaître, si le redressement démographique est une certitude, en revanche, trop de jeunes

diplômés (un sur deux) continuent à partir. La Bretagne a raté le train de la révolution industrielle mais pas le virage de l'aménagement du territoire, aidée en cela en 1954 par le Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons. Cet organe de réflexion et de pression fait paraître un cahier de revendications sur les disparités entre les régions. Ce mouvement marquera l'annonce d'une véritable politique de développement régional. Aujourd'hui si la natalité est encore assez faible, si l'on constate un vieillissement certain de la population, chaque jour 15 Costarmoricains quittent encore le département pendant que 25 nouvelles personnes y arrivent.

Joëlle Robin



« Le groupe des ouvriers sincères rejoint à l'impasse Châteaudun près de la gare tous les socialistes bretons de Saint-Denis ».

Les deux ouvrages

L'émigration bretonne,
Marcel Le Moal
Coop Breizh, 24,90 €.

Du trou noir à l'embellie,
ou l'histoire de l'émigration
costarmoricaine
de la Révolution à nos jours,
à commander à Roger Toinard,
26 rue de la Ville Hellio,
221 90 Plérin,
23 € + 4 € port pour l'envoi.
→ 02 96 79 29 63
toinard.roger@neuf.fr